

Des forêts prolongeant leurs sombres profondeurs.  
Tout était riche et grand dans ces mondes sauvages :  
Le soleil les couvrait de ses rayons dorés,  
Et la fécondation dans la suite des âges  
Avait accumulé des trésors ignorés.  
Le désert verdoyant et l'immense prairie  
Ondulaient sous la brise ainsi que des moissons :  
La montagne boisée et la plaine fleurie  
Souriaient au soleil et mêlaient leurs chansons.  
Des sables d'or roulaient sur le lit des rivières ;  
Au milieu des rochers brillaient les diamants ;  
Des marbres attendaient, au fond de leurs carrières,  
Que l'art les transformât en riches monuments.  
Quels pays enchantés ! Quelle grande nature !  
Au nord, le Saint-Laurent, un fleuve sans égal,  
Enlaçait avec grâce, ainsi qu'une ceinture,  
Notre vaste pays de ses flots de cristal ;  
Tantôt majestueux comme un lion d'Afrique,  
Promenant son pas lent au milieu des déserts,  
Et tantôt ressemblant à la furie antique,  
Lançant en mugissant ses vagues dans les airs ;  
Dans ses bords furieux ébranlant les collines  
Et roulant sur ses bords des quartiers de rochers,  
Ou creusant dans son lit de profondes ravines  
Dont le gouffre grondant effrayait les nochers.

Plus loin, vers le couchant, un autre fleuve immense  
Tranquille dans sa force, et plein de majesté,  
À travers les déserts serpentait en silence,  
Répandant la richesse et la fécondité.  
Dans l'occident lointain il avait pris sa source,  
Et, comme entrevoyant la longueur du chemin,  
Ou tel qu'un voyageur fatigué de sa course,  
Il marchait à pas lents, sûr de son lendemain.  
Il semblait se soustraire aux regards des profanes,  
Ne cherchait pas le bruit ni les grands horizons,  
Mais faisait cent détours au milieu des savanes,  
Comme un serpent qui glisse à travers les gazons.  
Il était large et beau, mais dans son attitude,  
Il avait je ne sais quoi de trop nonchalant ;  
Trop ami du repos et de la solitude,  
On eût pu l'appeler le monarque indolent.  
Il promenait son faste au milieu de ses terres,  
Étalant sa richesse, élargissant ses bords,  
Recevant ses nombreux et riches tributaires,  
Qui venaient dans son sein répandre leurs trésors  
Et de son beau royaume agrandir la puissance.

Or, l'Europe ignorait, il y a deux cents ans,  
De ce fleuve géant la paisible existence ;  
Et les peuples indiens étaient les seuls passants  
Dont il voyait alors errer les caravanes.  
Qui donc allait enfin être assez courageux  
Pour percer les forêts, traverser les savanes,  
Sillonner les grands lacs et les marais fangeux  
Au milieu de périls et d'obstacles sans nombre ?  
Quel homme de génie allait enfin surgir  
Et franchir l'inconnu, cette muraille d'ombre  
Qui toujours du passé sépare l'avenir ?  
— Ah ! cette gloire était réservée à la France,  
Qui, dans cet âge d'or, accaparait l'honneur  
De porter aux nations vivant dans l'ignorance,  
La science de Dieu, la paix et le bonheur.

Un jour que le soleil, dans sa gloire seroigne  
Se levait radieux, le vieux Meschacébé  
Se sentit tressaillir d'une émotion soudaine :  
Un canot sillonnait son dos large et courbé,  
Monté par des marins inconnus sur sa plage.  
D'un costume bizarre ils étaient revêtus.  
Leur visage était pâle, étrange leur langage :  
Mais sur leurs fronts brillaient la gloire et les vertus.  
C'étaient nos deux héros, Jolliet et Marquette,  
Qui découvraient enfin le vieux *Pères-des-Eaux*  
Étendu mollement au milieu des roseaux.  
Au nom de leur patrie ils faisaient sa conquête  
Et l'assujettissaient au sceptre de leur roi.  
Au nom auguste et saint de l'Eglise Romaine,  
Ils plantaient sur ses bords l'étendard de la Foi :  
Ouvrant aux confesseurs une plus vaste arène,  
Au zèle apostolique un théâtre plus grand.

Le fleuve se taisait. Le soleil plus ardent  
De ses gerbes de feu inondait la savane,  
Et jusqu'au fond des bois il avait déjà lui ;  
Les nuages flottants sur le ciel diaphane  
Entr'ouvraient leurs rideaux de pourpre devant lui ;  
Dans la plaine passaient des brises parfumées,  
Et les foins balancés au souffle matinal  
Gaaouillaient doucement comme un chant des almées.  
Le grand cèdre, dressant son cône vertical,  
Élevait dans les cieux sa tête solennelle  
Et de loin paraissait comme une sentinelle  
Montant la garde au bord du grand fleuve endormi.  
A distance flottaient des îles verdoyantes  
Que la lame berçait et couvrait à demi,  
Et qui, dans la lumière, apparaissaient brillantes,  
Comme dans un collier des perles chatoyantes,  
Ou comme en un jardin des corbeilles de fleurs.  
Quelques bosquets épars étalaient leur verdure,  
Les oiseaux déployaient leurs plus riches couleurs ;  
Au concert matinal ils mêlaient leur voix pure :  
La nature chantait l'hymne à son Créateur.  
Et les héros chrétiens, inondés d'allégresse,  
Baisant avec transport le rivage enchanteur,  
Célébraient de Dieu l'éternelle jeunesse !  
Tous deux agenouillés, ils plantèrent la croix,  
Rendant grâce au Seigneur d'avoir sauvé leur vie ;  
Et, levant leurs regards vers la sainte patrie,  
Ils prièrent longtemps, disant : *credo, je crois !*

## III.

Dix-huit mois sont passés, et le Père Marquette  
Pour la seconde fois revient de visiter  
Cet immense pays dont il fit la conquête,  
Et qu'au prix de son sang il voudrait racheter.

Il est seul cette fois. Son compagnon d'études,  
De voyages lointains, de périls, de travaux,  
Jolliet vogue au loin sous d'autres latitudes  
Et s'en va découvrir des rivages nouveaux.

Sur les bords du grand lac Michigan, il chemine,

Cherchant encore au loin quelque âme à secourir.  
Mais une maladie incurable le mine ;  
Sa force l'abandonne ; il sent qu'il va mourir.

Mourir ! il n'est pourtant qu'au début de la vie !  
C'est à peine, mon Dieu, s'il a trente-sept ans !  
Mais ne le plaignons pas : il est digne d'envie,  
Devant lui le ciel ouvre un éternel printemps.

N'écoutant que son cœur, il veut marcher encore,  
Mais son cœur généreux le trahit vers le soir !  
Hélas ! il sent grandir le mal qui le dévore,  
Et sur le bord du lac il est allé s'asseoir.

Les oiseaux dans les bois entonnaient leurs ramages  
Le soleil descendait triste sous l'horizon  
Qui refermait sur lui ses portes de nuages,  
Comme sur un monarque une obscure prison.

C'était un soir de mai : la lune, faible et pâle,  
Ne se promenait plus dans le ciel azuré.  
Elle s'était cachée ; et le flot, comme un râle,  
Expirait doucement sur le sable doré.

Le grand lac ondula, et ses vagues plus sombres  
Roulaient sur ses pieds nus leurs plis harmonieux ;  
Elles se succédaient et formaient dans les ombres  
Un cortège bruyant, triste et mystérieux.

Un nuage roulait sur le fond du ciel morne  
Comme un drap mortuaire au-dessus du martyr,  
La nature muette et le désert sans borne  
Assistaient éplorés à son dernier soupir.

Bientôt allait sonner l'heure de l'agonie,  
Un vent doux et léger sur sa tête passait ;  
La nature était belle et pleine d'harmonie :  
Devant la mort du juste elle s'attendrissait.

Diamants merveilleux de l'écharpe éternelle,  
Astres qui vous bercez dans des mers de saphir,  
Si vous avez une âme, elle n'est pas plus belle  
Que l'âme de nos saints à leur dernier soupir !

L'apôtre conserva le sourire de l'ange  
En regardant la porte éternelle s'ouvrir ;  
Et ses yeux éblouis d'une vision étrange  
Virent se dérouler les siècles à venir.

Il vit pendant longtemps notre belle patrie  
Prosperer et grandir à l'ombre des autels,  
Et, pour la protéger, notre race guerrière  
Se couvrir aux combats de lauriers immortels.

Mais comme il fut saisi d'une horrible souffrance  
Quand il vit les pays qu'il avait découverts  
Violentement arrachés au sceptre de la France,  
Moins d'un siècle plus tard accablée de revers ;

Quand il vit son drapeau trahi par la victoire,  
Aux bords du Saint-Laurent marchant sur des tombeaux ;  
Puis, déchiré, noirci, mais rayonnant de gloire,  
Repasant l'Atlantique en glorieux lambeaux !

Mais plus tard... O bonheur ! les races étrangères  
Déposaient à nos pieds la morsure du vainqueur ;  
Et, joignant nos destins, nous devenions tous frères,  
Marchant vers l'avenir avec un même cœur.

Puis ses yeux étonnés virent sur les rivages  
Du fleuve qu'il avait découvert pour son Dieu,  
De splendides cités et de riches villages,  
Et des peuples sans nombre affluant dans ce lieu.

Et partout le progrès ouvrant ses grandes ailes,  
Couvant et fécondant la plaine et les déserts,  
Défrichait et peuplait ces régions si belles,  
Et les villes lançaient leurs dômes dans les airs,

Au milieu des forêts passaient avec vitesse  
Des charriots emportés sur des ailes de feu ;  
Mais hélas ! ce pays, où tout était jeunesse,  
Avenir et grandeur, méconnaissait son Dieu !

Ce glaive transperça l'âme du saint apôtre ;  
Mais son oeil s'élançant plus loin dans l'avenir,  
Après cette vision en vit passer une autre  
Que les siècles verront peut-être s'accomplir :

Il vit le Canada, devenu missionnaire,  
Chez les peuples voisins semant la vérité,  
Leur montrant la grandeur au sommet du Calvaire,  
Sous l'aile de la Croix plaçant la Liberté.

Des bords du Saint-Laurent au golfe du Mexique,  
Il vit la foi s'étendre et guérir de ses maux  
Un grand peuple mourant ; et l'arbre catholique  
De l'une à l'autre mer étendant ses rameaux.

Ce spectacle jeta l'apôtre dans l'extase,  
Il s'écria : " Jésus ! enfin voilà ton jour !"  
Ce fut son dernier acte et sa dernière phrase,  
Son âme s'envola dans un élan d'amour ! ....

C'était un soir de mai : la lune, faible et pâle,  
Ne se promenait plus dans le ciel azuré.  
Elle s'était cachée ; et le flot, comme un râle,  
Expirait doucement sur le sable doré.

## Goudronné, emplumé et assassiné.

Charles Kelsey, résidant du village de Huntington (Long Island), était un jeune homme de 23 ans, peu favorisé de la nature sous le rapport des avantages physiques : une de ses épaules était beaucoup plus haute que l'autre ; ses yeux avaient une expression vague et indécise, et le timbre de sa voix de fausset était particulièrement désagréable. Au moral, c'était ce qu'on appelle un excellent garçon, très doux de caractère et incapable de faire du mal à personne. Enfin, sous le rapport intellectuel, il était loin d'être un sot et il avait reçu une bonne éducation, mais il était affligé d'une fâcheuse manie, celle d'é-

crire des vers. C'était une maladie, il se croyait poète. Doué d'un cœur très-inflammable, il s'éprit d'une passion ardente pour une demoiselle Julia Smith dont il avait obtenu quelques encouragements, disent les uns, des rebuffades seulement, assurent les autres. Et les vers commencèrent à pleuvoir chez miss Smith. La poste lui remettait chaque jour une nouvelle épître rimée de son adorateur. Quels qu'eussent d'abord été les sentiments de cette jeune personne, la poésie dont Charles Kelsey l'inondait le lui fit promptement prendre en horreur, et autant le pauvre poète composait de vers, autant le poète de miss Smith en consommait.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit un beau jour dans le village que miss Julia était fiancée à un M. Royal Sammis. La déception qu'en éprouva Charles Kelsey se traduisit par un débordement de fureur poétique mêlée d'une forte dose de cynisme. A dater de ce jour, les missives rimées reçues par miss Julia furent plus nombreuses et plus longues que précédemment, et, ce qui est plus grave, à chacune de ces missives était joint soit un refrain graveleux soit une peinture obscène. Il est juste d'ajouter, pour enregistrer tous les bruits contradictoires qui courent à ce sujet, que, dans l'opinion de beaucoup de personnes, l'adjonction de peintures ou de vers licencieux aux productions poétiques de Kelsey était le fait de quelques-uns de ses ennemis, qui avaient eu l'infamie de recourir à ce moyen honteux pour achever de perdre le pauvre garçon dans l'esprit de celle qu'il adorait. Kelsey ne s'en tenait pas à des persécutions épistolaires. Il guettait miss Smith et s'attachait à ses pas comme son ombre ; elle ne pouvait aller à l'église, ni au marché, ni à la promenade, sans être suivie par lui. Ces obsessions finirent par lui devenir insupportables, et elle le déclara à son fiancé, Royal Sammis, qui, pour la débarrasser de l'importun, conçut et avec l'aide de quelques amis exécuta un plan plus digne de sauvages que de gens civilisés.

Le matin du 4 novembre dernier, Charles Kelsey reçut une lettre, au bas de laquelle on avait contrefait la signature de Miss Smith, lui donnant rendez-vous pour le soir même derrière la maison habitée par la famille de cette demoiselle. On peut penser s'il courut au rendez-vous. Mais il y trouva, au lieu de l'objet de son culte, cinq ou six hommes masqués qui le dépouillèrent de ses vêtements, lui enduisirent le corps de goudron, collèrent dessus une multitude de plumes, lui rasèrent les cheveux, puis allumant des lampes contraignirent le pauvre diable tondu et emplumé à s'exhiber devant la verandah sur laquelle étaient assises plusieurs dames riant à gorge déployée, entre autres miss Smith. Kelsey avait résisté de toutes ses forces à ses bourreaux et avait réussi à arracher les masques de quelques-uns. " Je vous connais, s'écria-t-il, et vous payerez cher cet affront."

Un supplice terminé, on le laissa reprendre ses vêtements et rentrer chez lui. Il monta d'abord dans sa chambre, mais redescendit bientôt dans la cour pour aller puiser de l'eau à la citerne. Un long temps s'étant écoulé sans qu'il reparût, ses frères inquiets descendirent à leur tour, mais ne le trouvèrent pas. Ils remarquèrent que la cour avait été piétinée comme pendant une lutte désespérée, devant la porte il y avait des traces de pieds de chevaux et de roues de voitures. La nuit était trop noire pour permettre de continuer les recherches ; mais, le lendemain matin, la piste fut suivie jusqu'au bord de l'eau, à l'endroit dit Lloyd's Beach, et l'on ramassa successivement sur la baie une chemise ensanglantée, une botte et divers lambeaux de vêtements, tous objets qui furent reconnus pour avoir appartenu à Charles Kelsey. On s'informa auprès d'un résident de ce lieu, James Hood, qui déclara avoir vu pendant la nuit deux hommes prendre place dans un bateau avec un gros paquet, gagner le large en ramant, puis revenir sans le paquet. Il ne fut pas possible d'obtenir d'autres renseignements, et de ce jour les frères et les amis de Kelsey eurent la conviction que celui-ci avait été assassiné par ceux qui l'avaient déjà goudronné et emplumé, afin de rendre impossibles, faute de témoin, des poursuites judiciaires contre eux.

Cependant, deux des auteurs de l'affront infligé à Kelsey, Royal Sammis et le docteur George Banks, avaient été reconnus par lui et dénoncés à ses frères, qui instituèrent des poursuites contre eux. Ces messieurs furent arrêtés ; mais, étant au mieux avec les autorités judiciaires, ils furent relâchés sous une caution dérisoire, en attendant leur jugement, fixé au mois d'octobre prochain. Ceci, comme il est dit plus haut, se passait au commencement de novembre. Plusieurs mois s'étant écoulés et Kelsey n'ayant pas reparu, la prolongation de son absence confirma ses amis dans la pensée qu'il avait été assassiné. Les amis de M. Sammis et Banks soutenaient au contraire que Kelsey, honteux de l'outrage qu'il avait subi, se tenait caché quelque part, mais qu'il reparaitrait certainement à l'époque du jugement.

Telle était la situation quand, jeudi dernier, des pêcheurs d'Oyster Bay ont retiré de l'eau, la moitié inférieure d'un corps humain. Cette épave a été placée sur de la glace dans une caisse et déposée sous bonne garde à l'endroit dit Lewis' Wharf. Le bruit de la découverte s'étant aussitôt répandu, les curieux sont arrivés en foule, et ces tristes débris ont été reconnus, au goudron et aux plumes qui les recouvraient encore, ainsi qu'à une chaîne de montre trouvée dans la poche du pantalon, pour la dépouille mortelle du malheureux poète. Dès que cette constatation d'identité a été connue, les amis de M. Sammis et Banks sont accourus en force d'Huntington, avec l'intention, à ce qu'on présume, de s'emparer de ces débris humains et de les faire disparaître. Mais, en présence du nombre et de l'attitude résolue des gardes, ils n'ont pas essayé d'exécuter le projet qu'on leur prête.

Le docteur Banks est actuellement dans le Connecticut. On dit que, lorsqu'il a appris la découverte des restes de Kelsey, il a été subitement frappé d'aliénation mentale, et qu'on est obligé de le surveiller constamment pour l'empêcher d'attenter à ses jours.

Quant à Royal Sammis, qui est aujourd'hui le mari de miss Julia Smith, car il l'avait épousée peu de temps après la mystérieuse disparition de son premier adorateur, il n'était pas à Huntington lorsque le corps de son ancien rival a été retiré de l'eau, et l'on assure qu'il s'est embarqué pour l'Europe, fait qui crée une grande indignation parmi les amis de Kelsey, car, disent-ils, il était facile aux autorités d'empêcher ce départ.

LE CHOLÉRA AUX ÉTATS-UNIS.—Le nombre des décès à Saint-Louis dans le cours de la semaine passée a été de deux cents quatre, dont quatre causés par le choléra asiatique, seize par le choléra morbus et vingt-un par le choléra infantum.

Depuis l'apparition du choléra à Lancaster (Kentucky), vingt-sept personnes ont succombé à cette maladie. Une soixantaine de familles blanches, et un nombre plus considérable encore de gens de couleur, ont émigré.